

e MAG HISTOIRE et LITTÉRATURE

SOMMAIRE



Kahina

KAHINA, LA REINE DES BERBERES page 3

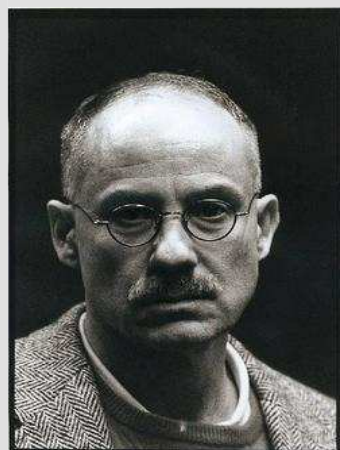
La Kahina, dont le véritable nom demeure inconnu, laisse à l'histoire la mémoire d'une femme, d'une reine, dont l'héroïsme et le prestige se conjuguent à la farouche volonté qui l'anima pour défendre contre l'envahisseur son peuple et sa foi.



Assassinat du duc d'Orléans

L'ASSASSINAT DE LOUIS D'ORLEANS page 4

Unique frère du roi Charles VI « le fol », duc d'Orléans et de Touraine, comte de Périgord, d'Angoulême, de Dreux, de Soissons, de Porcien et de Blois, gendre de Jean Galéas Visconti et titulaire de plusieurs fiefs en Italie, Louis est certainement l'homme le plus puissant et vraisemblablement le plus décrié du royaume. Sa fortune est considérable mais ses dépenses sont colossales. Sa position au sein du Conseil menace son cousin Jean sans peur duc de Bourgogne. La tension entre les deux hommes est à son comble. Jean sans peur a décidé de régler la question à sa façon. Il ordonne l'assassinat de Louis.



James Ellroy

JAMES ELLROY page 7

Voyeur ? Sadique ? Obsédé par le crime et la corruption ? ... James Ellroy est d'abord un témoin, un talentueux témoin de l'Amérique, à propos de laquelle il rappelle qu'elle s'est historiquement fondée sur l'esclavage des Noirs et le massacre des Indiens. Profondément américain, Ellroy n'en est pas moins un scrutateur lucide et sans complaisance d'une société violente. James Ellroy, de son vrai nom Lee Earle Ellroy, est né à Los Angeles en 1948. Vivant désormais dans un quartier cossu de Kansas City, l'auteur de plusieurs romans noirs à succès qui brossent un portrait au vitriol des Etats-Unis du début des années 50 jusqu'à la fin des années 60, n'a jamais oublié les longues années d'épreuves et de dérives qu'il a traversées durant sa jeunesse. Sa ville natale occupe tout l'espace de ses premiers livres.

LA BIBLIOTHEQUE DE CELSUS A EPHESE page 9

EDITO

Fidèle à l'objectif de cette revue, ce numéro 2 propose des articles originaux consacrés à l'Histoire et à la littérature couvrant l'Occident et le monde arabo-musulman. Des événements, des personnages et des œuvres célèbres ou moins connus illustreront les numéros à venir. Merci pour votre intérêt. N'hésitez pas à réagir, à proposer, à critiquer...

Alain Mourgue

Contact : <mailto:quellehistoire.com@wanadoo.fr>

Les textes des articles ne sont pas libres de droits. L'usage privé est autorisé mais tout usage professionnel ou commercial est soumis à l'accord préalable des auteurs.



LA KAHINA

Les querelles politiques qui avaient accompagné la mise en place du pouvoir Omeyyade à Damas avaient naturellement retardé l'expansion arabe en direction de l'Ifriqiya, c'est-à-dire l'Afrique du Nord. Après deux raids sans lendemain, les Arabes, sous le commandement de 'Oqba ibn Nafi', lancent une campagne depuis l'Égypte qui leur sert de base arrière en Afrique. Le Misr de Kairouan est fondé en 670 afin de consolider la présence des conquérants face aux possibles attaques des Byzantins mais les adversaires les plus sérieux sont incontestablement les Berbères. Après quelques péripéties politiques 'Oqba prend la route de l'Ouest en direction de l'Atlantique. En 683, de retour vers Kairouan, près de Tahoudha dans les Aurès, 'Oqba tombe dans une embuscade tendue par des Byzantins et des Berbères dirigés par Kosaïla. 'Oqba et ses 300 cavaliers sont tués. C'est un désastre total pour les Arabes qui perdent Kairouan et doivent abandonner une large part des territoires fraîchement conquis en Ifriqiya. Les vaincus ne peuvent en rester là. Profitant d'une période politiquement stabilisée, le calife 'Abd-el-Malik charge Zohaïr ibn Qaïs de conduire une armée pour reprendre l'initiative. Les adversaires se rencontrent à Mems, près de Kairouan. Le combat est rude. Kosaïla est tué. Les Arabes reprennent Kairouan mais, sur la route du retour, Zohaïr est tué à Barqa lors d'une attaque menée par les Byzantins. Une petite garnison arabe occupe Kairouan, laissant le champ libre aux Byzantins qui tentent de reprendre le contrôle du pays, ne voulant plus être les simples auxiliaires des Berbères rapidement en proie aux divisions tribales. Le commandement « de fait » des tribus berbères passe aux Jerâwa dont le mode de vie nomade les éloigne culturellement et politiquement des Grecs byzantins et des Berbères sédentarisés. C'est à cette époque que le nouveau gouverneur de Kairouan, Hassan, lance une offensive contre les Byzantins avant de s'occuper des Berbères nomades de l'Aurès qui contrôlent, de par leur situation géographique, le Maghreb. Le peuple Berbère des Aurès est dirigé par une femme : La Kahina, c'est-à-dire, la Prophétesse. Selon l'historien arabe Ibn Khaldun, la Kahina et sa tribu pratiquaient le judaïsme.

Hassan se lance à l'assaut. La Kahina résiste farouchement. Ses troupes saccagent le pays, détruisant tout, ne laissant pas pierre sur pierre. Les Arabes sont battus sur les bords de la Meskiana, entre Ain Beïda et Tébessa. Ils se réfugient en Tripolitaine. Cependant, le « bloc berbère » se fissure sous les effets de la politique de la terre brûlée dont le but est de bloquer ou de ralentir l'avance des Arabes. Cette pratique a aussi pour inconvénient de s'aliéner les Berbères sédentaires qui voient disparaître en fumée tous leurs biens. Hassan ne tarde à pas comprendre tout l'avantage qu'il peut tirer de cette situation. Les citadins grecs et les cultivateurs Berbères deviennent des alliés objectifs. Fort des nouvelles troupes que le Calife lui a envoyées, Hassan ne doute plus de sa prochaine victoire. Se conformant à une très ancienne tradition berbère donnant le primat de la famille sur la tribu, la Kahina ordonne à ses fils de passer à l'ennemi afin d'avoir la vie sauve. Selon les historiens, la bataille décisive se déroula près de Tabarka. Vaincue, la reine des Aurès tente de fuir avec ses fidèles. Elle est pourchassée et rattrapée. Ses ennemis la mettent à mort près d'un puits nommé dès lors Bir el Kahina. Sa tête est envoyée en trophée au calife. L'opposition entre sédentaires et nomades a été fatale aux Berbères. Après la lutte héroïque de la Kahina, les Arabes vont, peu à peu, conquérir l'ensemble du Maghreb mais si l'islamisation progresse rapidement, la pacification du pays sera œuvre de longue haleine. La Kahina, dont le véritable nom demeure inconnu, laisse à l'histoire la mémoire d'une femme, d'une reine, dont l'héroïsme et le prestige se conjuguent à la farouche volonté qui l'anima pour défendre contre l'envahisseur son peuple et sa foi.

A.M.

Copyright © 2006 Alain Mourgue



L'ASSASSINAT DU DUC D'ORLEANS

Paris, 23 novembre 1407. Le soir tombe sur la capitale et l'enveloppe de son manteau humide et sombre. Louis d'Orléans arrive devant l'entrée de l'hôtel Barbette, rue Vieille du Temple, où réside Isabeau de Bavière qui relève de couche. Il descend de son cheval et ordonne à sa nombreuse escorte de faire demi-tour. Il ne garde auprès de lui que deux écuyers. Les trois hommes pénètrent à l'intérieur de l'hôtel. Les écuyers conduisent les chevaux aux écuries tandis que l'on introduit le duc auprès d'Isabeau prévenue de sa visite. A trente neuf ans et malgré une douzaine de grossesses la reine est, dit-on, encore vive et séduisante. Elle et Louis entretiennent une tendre complicité tissée au cours des innombrables fêtes qu'ils organisent à grands frais en puisant sans vergogne dans le Trésor Royal. Depuis quinze ans, le souverain est sujet à des crises de démence qui l'éloignent du pouvoir. Unique frère du roi, duc d'Orléans et de Touraine, comte de Périgord, d'Angoulême, de Dreux, de Soissons, de Porcien et de Blois, gendre de Jean Galéas Visconti et titulaire de plusieurs fiefs, plus ou moins hypothétiques en Italie, Louis est certainement l'homme le plus puissant et vraisemblablement le plus décrié du royaume. Sa fortune est considérable mais ses dépenses sont colossales. Il tire les neuf dixièmes de ses revenus des prélèvements qu'il opère sur le Trésor. Après avoir tenté vainement d'engager son frère dans une opération militaire en sa faveur en Italie, il est parvenu à torpiller la politique d'alliance avec l'Angleterre que Bourgogne avait élaboré pour servir ses intérêts, notamment en faveur des tisserands des Flandres qui importent la laine d'Angleterre. Désormais, Henry IV de Lancastre règne à Londres et ne fait pas mystère de ses critiques à l'égard de la politique de son prédécesseur vis-à-vis de la France. La jeune Isabelle, fille du roi de France, avait été mariée à Richard II d'Angleterre en gage de paix entre les deux royaumes. Après le décès de son époux, elle a été remariée à Charles, fils de Louis et de

Valentine Visconti. Louis n'a cessé d'acquiescer et de fortifier des châteaux qui menacent la frontière occidentale de la Bourgogne. Il pousse le Conseil à rouvrir les hostilités avec l'Angleterre. Le trop puissant et dispendieux duc d'Orléans n'ignore pas qu'il est perçu comme une menace considérable pour Jean Sans Peur qui a découvert à la mort de son père que les ressources de son duché dépendent pour une large part du Trésor Royal sur la gestion duquel il n'a plus les moyens d'intervenir.

D'abord favorable à la paix avec Londres, Isabeau préoccupée de ses intérêts a compris qu'il lui faut choisir son camp. Elle se rapproche de Louis. Leur affection réciproque fait jaser la Cour et la rue. La frivolité et la cupidité d'Isabeau alimentent les plus folles rumeurs. Brantôme, plus tard, n'hésitera pas à affirmer qu'ils étaient amants et dans son *Histoire secrète d'Isabeau de Bavière*, le marquis de Sade a vu en elle une incarnation du vice. Le portrait qu'il donne d'elle s'est imposé à tous. Piètre politicien, elle n'est guère à la hauteur de la situation et laisse les parents du roi, oncles, frère, cousin, se disputer le pouvoir, soutenant alternativement le duc de Bourgogne puis le duc d'Orléans. L'Histoire n'est pas tendre avec elle. Quant à Louis, bien que très pieux, est un séducteur impénitent. Ne dit-on pas de lui « qu'il hennit comme un étalon après presque toutes les belles femmes » ? De mauvaises langues font courir le bruit que le duc a voulu séduire et « esforcier » la duchesse Marguerite de Bourgogne. On va jusqu'à affirmer que le cavalier possède en son château de Coucy une collection de portraits de ses maîtresses parmi lesquels figure celui de la duchesse. Bien entendu, les auteurs de cette rumeur font en sorte qu'elle parvienne aux oreilles du duc Jean de Bourgogne.

Au début, la querelle prend une forme courtoise. Jean Sans Peur adopte l'ortie comme emblème, Louis d'Orléans le bâton noueux. Aussitôt, le Duc de Bourgogne prend le rabot pour insigne et distribue des copeaux d'argent à ses partisans.

A présent, la tension est à son comble. Une heure ou deux se sont écoulées depuis que Louis et Isabeau sont ensemble lorsqu'une dame de compagnie de la reine vient prévenir le duc que le roi le mande de suite en son hôtel saint Pol. Louis prend congé de la reine et, contre toute prudence, il s'apprête à prendre le chemin de la résidence royale sans attendre l'arrivée de son escorte. Ses deux écuyers, à califourchon sur une unique monture et portant des flambeaux ouvrent la route. Leur cheval aperçoit, tapies dans l'obscurité, des silhouettes et prend le mors aux dents. Il s'emballé sans que les cavaliers ne parviennent à le retenir. Plusieurs hommes se jettent alors sur le duc et, à l'aide d'une guisarme – une hallebarde à crochet – ils le font tomber de cheval tout en lui sectionnant le poignet d'un coup de hache. Songeant avoir affaire à de vulgaires coupe-bourses ignorant sa qualité, il hurle qu'il est le duc d'Orléans. Les spadassins sont ravis de

l'apprendre. C'est bien à sa vie qu'ils en veulent. Aux cris de « A mort ! », Ils lui fendent le crâne sur le pavé et prennent la fuite. Des voisins témoins de l'agression portent le corps aux Blancs-Manteaux. Les hommes du prévôt sont rapidement sur place. Les témoins indiquent aux enquêteurs où les assassins se sont réfugiés. Le prévôt, Guillaume de Tignonville, fait fermer les portes de la ville et assemble dans la nuit les responsables de l'ordre public. Dès l'aube, il lance ses hommes sur la piste des suspects. Trente six heures plus tard, Tignonville fait son rapport devant le Conseil. L'enquête progresse rapidement. Le responsable de l'ordre public pense découvrir des preuves si on le laisse fouiller les hôtels des princes. Les meurtriers se sont fait remarquer. Ils étaient établis depuis plusieurs jours à l'hôtel de l'Image Notre-Dame d'où ils pouvaient surveiller les allées et venues devant l'hôtel Barbette. L'attentat n'est pas un banal crime de coupe-bourses. Les voisins ont vu les agresseurs s'enfuir et se réfugier à l'hôtel d'Artois, résidence parisienne du duc de Bourgogne. Anjou, Berry et Bourbon acceptent sans problème que l'on fouille leurs hôtels. Bourgogne se sent pris au piège et avoue à ses oncles à voix basse qu'il a donné l'ordre du crime. Les assassins sont cachés chez lui. Il explique qu'il a fomenté l'attentat dès le mois de mai et qu'il avait chargé un de ses hommes de commencer à repérer les lieux dans le courant du mois de juin. C'est à Lille qu'il avait retrouvé Raoulet d'Anquetonville, hobereau normand, à qui il s'était confié et qui lui a offert ses services. Il a accepté. L'homme a commencé à rôder autour des résidences parisiennes de la famille royale plusieurs jours avant l'agression. D'Anquetonville avait été renvoyé de sa fonction de général conseiller et privé de tous offices royaux pour indécatesse en 1401. Il n'était plus qu'un simple écuyer d'écurie et il était persuadé qu'il devait sa déchéance à la reine Isabeau et au duc d'Orléans. L'auditoire du duc de Bourgogne s'efforce de ne point laisser paraître la surprise et l'embarras. Le prévôt est tenu à l'écart des conciliabules. L'assemblée se sépare sans rien dire. Le lendemain, Jean se rend au Conseil qui se tient chez le duc de Berry à l'hôtel de Nesles. Son oncle lui barre le passage. Jean juge que sa situation devient périlleuse et qu'il risque d'être arrêté. Flanqué de Raoulet d'Anquetonville, il quitte immédiatement Paris. La petite troupe galope en direction des Flandres et ne s'arrête qu'à Bapaume le matin du 27. A Paris, le peuple n'est pas attristé par la mort de Louis qui coûtait fort cher aux finances et qui traînait autour de lui une réputation sulfureuse. Beaucoup de gens avaient tendance à lui imputer tous les malheurs du pays y compris la folie du roi. Sa mort signifie la mise au pas du Pape et la paix avec l'Angleterre. Etabli à Amiens, Jean relève la tête et prépare sa réplique aux accusations portées par la duchesse d'Orléans. Le théologien Jean Petit le rejoint pour préparer ses arguments. Le 28

février 1408, le fugitif revient à Paris. La ville l'accueille avec joie. Devant la Cour, le 8 mars, Jean Petit prononce pour son maître un discours de quatre heures qui demeurera célèbre sous le nom d'Apologie du tyrannicide.

Malgré les lettres de rémission établies par Charles VI et l'apparent soutien populaire, Jean Sans Peur ne se sent pas en sécurité. Il demeure discret et reste sur ses gardes. Il a pris la précaution de se faire accompagner d'une petite escorte formée de cavaliers d'élite car il se méfie de la population parisienne secouée par l'assassinat et toujours prompte à la révolte. Il sait, néanmoins, que les Parisiens n'aiment guère Valentine Visconti, la veuve de sa victime. Il quitte de nouveau la capitale et prépare une campagne militaire contre la ville de Liège qui vient de se soulever contre son évêque, Jean de Bavière, qui n'est autre que son beau-frère.

Le 11 septembre, devant la même Cour, l'Abbé de Cerisy, au nom de la duchesse Valentine et en présence du fils du défunt, Charles d'Orléans, rappelle qu'il existe une justice du roi et que Jean Sans Peur n'est pas habilité à se substituer à la Cour des Pairs pour juger et exécuter un prince du sang. Il demande justice et la punition des coupables. La Cour promet que justice sera faite et demande à Jean de se rendre à résipiscence.

Malgré la constitution d'un parti d'Orléans autour de la reine Isabeau, de Jean de Berry, de Louis d'Anjou et du connétable Charles d'Albret, le roi se révèle incapable d'imposer une solution. La veuve veut défendre l'avenir de ses enfants. Elle crie vengeance pour l'assassinat de son mari dont elle a eu trois fils: Charles le nouveau duc d'Orléans, Philippe comte de Vertus et Jean comte d'Angoulême. Elle a également pris sous sa protection, le fils naturel de son mari, Jean d'Orléans le futur Dunois. Elle recherche un protecteur puissant et décidé. Elle le trouve en la personne du comte Bernard d'Armagnac. Afin de sceller l'alliance, elle marie son fils Charles à Bonne, fille du redoutable comte qui va donner son nom au parti d'Orléans.

Ses troupes constituent désormais le principal soutien de la maison d'Orléans. Le duc de Bourgogne redoute la vengeance et prépare sa défense. Ses troupes sont sur le pied de guerre. A Paris, on oublie de punir le coupable. Tristesse et colère ont raison de la veuve. En novembre, la duchesse meurt. Charles, âgé de dix huit ans, déjà veuf de sa première épouse, sa cousine Isabelle, est désormais orphelin. Il compte à présent sur l'appui et la force de son nouveau beau-père.

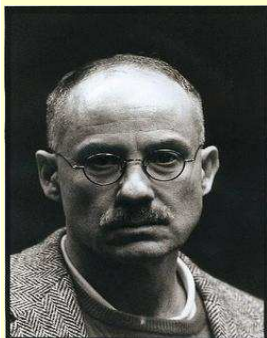
La pusillanimité du roi et de la Cour décide Jean Sans Peur à regagner Paris. Il est tout auréolé de la victoire remportée sur les révoltés de Liège après la sanglante bataille d'Othée le 23 septembre 1408 qui a laissé 26 000 morts sur le terrain. Cette boucherie met en valeur, aux yeux de ses partisans, le surnom qui lui a été donné

en témoignage de sa vaillance au cours de la désastreuse bataille de Nicopolis que les croisés livrèrent contre les Turcs conduits par Bazajet.

Sa popularité auprès de la bourgeoisie parisienne ne lui fait pas oublier la menace que fait peser sur lui le nouveau parti Armagnac bien décidé à venger la mort de Louis d'Orléans. Craignant d'être assassiné à son tour par des proches de sa victime, il se hâte de faire construire au centre de son hôtel une tour rectangulaire haute de vingt-trois mètres afin d'y avoir une chambre bien protégée car peu accessible.

A.M.

Copyright © 2006 Alain Mourgue



James ELLROY

James Ellroy, de son vrai nom Lee Earle Ellroy, est né à Los Angeles en 1948. Sa mère était infirmière et son père, entre autres choses, comptable.

Dans son livre autobiographique intitulé « *Ma part d'ombre* », l'écrivain brosse de sa famille un portrait assez édifiant : « *Mes parents étaient incapables de discuter de manière civilisée. Ils n'échangeaient pas une parole.* »

Lorsque ses parents divorcent en 1954, il suit sa mère, Jean, à El Monte, une petite localité du comté de Los Angeles : « *El Monte était, en 58, le moyeu de la vallée. Les premiers colons l'avaient baptisé la « fin de la piste de Santa Fe ». C'était une ville de bouseux et un bon endroit pour se marrer. Les arrivants les plus récents l'appelaient la « Cité des femmes divorcées ». C'était un coin à bastringues avec une atmosphère western plus que marquée.* » (*Ma part d'ombre*).

Jean est assassinée en 1958. Des gamins d'une équipe de base-ball découvrent le corps à demi dénudé dans un buisson. James Ellroy évoque ce meurtre non élucidé dans « *Ma part d'ombre* », ouvrage publié en 1996 et écrit après avoir tenté de refaire l'enquête avec l'aide d'un ancien policier qui s'était occupé de l'affaire. Après la mort de sa mère il vit avec Armand, son père. A l'âge de onze ans il découvre dans un ouvrage offert par son père l'énigme criminelle du dahlia noir : « *Le « Dahlia noir » était une fille du nom d'Elisabeth Short. Son corps avait été découvert dans un terrain vague en janvier 1947. L'endroit où son cadavre avait été largué se situait à six kilomètres au sud de mon appartement.* » (*Ma part d'ombre*). Le meurtre de sa mère et celui de Betty Short vont hanter l'esprit du jeune Ellroy et nourrir son œuvre marquée par la violence excessive, les femmes sublimes assassinées et les tueurs psychopathes.

Fan de la série télévisée « *Le fugitif* », il croit reconnaître sa mère, Jean, dans les désirables jeunes actrices du feuilleton. « *Leurs désirs étaient lourds d'une charge psychique. La télé m'offrait Jean Ellroy tous les mardis soir à 22 heures.* » (*Ma part d'ombre*).

Au lycée de Fairfax, cité où vit une importante communauté juive, il prend un malin plaisir à proférer des injures antisémites et à critiquer ostensiblement le Président Kennedy tout en réclamant le rétablissement de l'esclavage.

Petit voleur et voyeur, passionné de livres policiers et de films violents, Lee Earle Ellroy slalome entre fantasmes et délinquance jusqu'à la fin de son adolescence au cours de laquelle il n'a de cesse de fréquenter assidûment les boutiques d'articles pornographiques.

A dix-sept ans, il s'engage dans l'armée. Réalisant presque immédiatement qu'il n'est pas fait pour la vie militaire il feint des troubles mentaux le rendant inapte au métier des armes. L'armée le libère et le renvoie en Californie. Peu de temps après son retour au domicile paternel à Los Angeles, son père meurt à l'hôpital. Les derniers mots qu'il adresse à son fils sont : « *Essaie de baiser chaque serveuse qui vient te servir.* »

Après le décès de son père, il emménage dans son propre appartement grâce aux cinq cents dollars que lui a versés l'armée. Imitant la signature de son père, il soutire de l'argent de la caisse d'assurances puis sollicite sa tante. La cagnotte s'épuise vite. Petits boulots, petits larcins... Il se fait prendre et parvient à obtenir une libération avec mise à l'épreuve. Il est projeté dans Los Angeles en proie aux émeutes qui ont éclaté dans le ghetto noir de Watts et qui serviront d'introduction au roman « *Lune sanglante* » publié en 1983 : « *Deux jours plus tard, les émeutes de Watts étaient finies. L'ordre avait été rétabli dans les zones dévastées du Central Sud de L.A. 42 vies perdues étaient à déplorer – 40 émeutiers, un shérif adjoint et un Garde National dont on ne retrouva jamais le corps mais qui était présumé mort.* »

A 18 ans il est à nouveau dans la rue, livré à lui-même. Il boit et se drogue. Il pénètre par effraction dans des appartements et vole des sous-vêtements de jeunes filles. Il dévore des centaines de polars dans des appartements inoccupés qu'il squatte. Il est repris par la police et jeté en prison. A sa sortie il prend un emploi de vendeur dans une librairie spécialisée dans les livres pour adultes. Les femmes qui posent dans les magazines lui rappellent sa mère et le Dahlia noir. L'obsession ne le quitte pas.

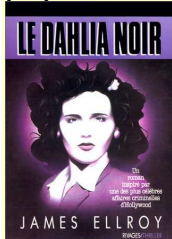
L'usage de Benezex provoque des crises de schizophrénie et l'alcool ruine sa santé. Il contracte, à deux reprises, une pneumonie et développe ce que son médecin appelle « le syndrome cérébral post-alcoolique ». Décidé à recouvrer sa santé, il devient sobre et gagne sa vie comme caddie dans un club de golf. Cet épisode de sa vie est effleuré dans ce qui deviendra son premier roman « *Brown's Requiem* » dans lequel un caddie énorme recrute le détective Brown afin de surveiller sa sœur. Le livre sort en 1981. James Ellroy a alors trente et un ans. Il commence à apercevoir le bout du tunnel. L'horizon s'éclaire peu à peu pour celui qui se qualifiera de « chien enragé (Demon Dog) de la littérature américaine. »

Commence alors une œuvre aux phrases courtes, acérées comme des lames, aux mots claquant comme des balles. Titubant entre Paradis et Enfer, ses personnages survivent dans un théâtre de violence dont le décor est Los Angeles, microcosme de l'Amérique des

années 50 et 60, héros omniprésent de ses premiers livres. Chirurgien méticuleux, il utilise les mots comme un scalpel afin d'éviscérer le corps monstrueux de la mégalopole californienne, mettant à nu ses tumeurs purulentes.

Il publie en 1982 « Clandestin » puis « Lune sanglante » l'année suivante qui ouvre la trilogie Lloyd Hopkins et qui l'imposera comme l'un des meilleurs auteurs de romans noirs. « A cause de la nuit » (1984) puis « La colline aux suicidés » (1986) bouclent la trilogie.

Se glissant dans la peau d'un tueur en série, James Ellroy publie la même année un de ses romans les plus hallucinants : « Un tueur sur la route ». La violence et la folie de cet ouvrage préparent les lecteurs au choc du « Dahlia Noir »



qui sort en librairie en 1987. Le livre est dédié à l'assassinat non élucidé de Betty Short surnommée « le dahlia noir » par un journaliste en mal de sensations à cause de la propension de la jeune victime à porter des vêtements noirs. Ellroy n'a pas oublié l'article lu longtemps auparavant : « *C'était une jeune fille dont le corps nu et mutilé avait été sectionné en deux au niveau de la taille...* » (Le Dahlia Noir). Désormais, il s'impose comme un très grand écrivain, fouillant impitoyablement et avec un cruel talent les recoins sombres de l'âme. Mêlant toujours réalité et fiction, « Le grand Nulle Part » (Los Angeles) est publié en 1988, suivi en 1990 par le célèbre « L.A. Confidential »



qui constitue avec les deux ouvrages précédents, le troisième volet du « quatuor de Los Angeles ».

Après « White Jazz » sorti en 1992 et « Hollywood Nocturnes » publié en 1994, Ellroy écrit « American Tabloid », tableau particulièrement sombre et documenté sur l'Amérique des Kennedy où corruption, politique, crise de Cuba, complots de la C.I.A., trouble jeu du F.B.I. et intérêts mafieux se mêlent et se heurtent à la fois. Toujours critique, semble-t-il, à l'égard du président J.F. Kennedy dont l'assassinat à Dallas clôt le roman, l'auteur ne cache pas son admiration pour Robert Kennedy, ministre de la justice, au sujet duquel il dira dans un entretien accordé en avril 2001 sur l'antenne de BBC Radio 3, qu'il a été le plus grand chasseur américain de criminels du vingtième siècle.

Confirmant son désir de ré-écrire de son point de vue l'histoire des Etats-Unis depuis le début des années 50, Ellroy publie en 2001 « The Cold

Six Thousand » qui est la suite d' « American Tabloid ». Le livre commence immédiatement après la mort de J.F.K. pour se terminer en 1968. Il couvre la lutte pour les droits civiques, les crimes du Ku Klux Klan, les assassinats du pasteur Martin Luther King et de Robert Kennedy, la guerre du Vietnam. Los Angeles cède la place à Las Vegas, capitale du jeu et de la corruption.

En 2004, est publié « Destination Morgue ». Voyeur ? Sadique ? Obsédé par le crime et la corruption ? ... Ellroy est d'abord un témoin, un talentueux témoin de l'Amérique, à propos de laquelle il rappelle qu'elle s'est historiquement fondée sur l'esclavage des Noirs et le massacre des Indiens. Profondément américain, Ellroy n'en est pas moins un scrutateur lucide et sans complaisance d'une société violente. S'adressant un jour à un parterre d'auditeurs venus l'écouter à l'Université de l'Etat de Californie à Sacramento, l'écrivain déclara : « J'écris des livres pour toute la famille ! ... Enfin... Si vous êtes la famille Manson ! »*

A.M.

* La Famille Manson désigne la secte satanique de Charles Manson qui massacra, en août 1969, l'actrice Sharon Tate et ses amis à son domicile de Beverly Hills.

Bibliographie

Brown's Requiem : 1981
Clandestin, 1982
Lune sanglante, 1983
A cause de la nuit, 1984
La colline aux suicidés, 1986
Un tueur sur la route, 1986
Le dahlia noir, 1987
Le Grand Nulle Part, 1988
L.A. Confidential, 1990
White Jazz, 1992
Fallen Angels: Six Noir Tales Told for TV, 1993
Hollywood Nocturnes, 1994
American Tabloid, 1995
Ma part d'ombre, 1996
L.A. Noir, 1998
Crime Wave, 1999
The Cold Six Thousand, 2001 (suite d'American Tabloid)
Destination Morgue, 2004

Copyright © 2006 Alain Mourgue

La bibliothèque de Celsus à Ephèse

Selon des sources écrites hittites datant du 14^{ème} siècle av. J.C. il existait déjà une ville importante du nom d'Apasas située à l'embouchure du Petit Méandre. Ces sources semblent corroborées par la découverte de vases funéraires mycéniens de cette époque lors de fouilles effectuées sur le site de l'antique Ephèse.

Selon Strabon et Pausanias, Ephèse a été fondée par les Amazones qui lui auraient donné le nom d'une de leurs reines. La ville a fait partie de la confédération ionienne des douze cités.

Les colonisations se succèdent au fil des siècles. Après avoir été placée sous la domination des rois de Pergame, la cité passe sous le contrôle des Romains en 133 av J.C.

Après sa victoire sur Antoine et Cléopâtre, Octave devenu empereur sous le nom d'Auguste transfère le siège de la capitale de Pergame à Ephèse qui devient une importante métropole d'empire avec 20 000 habitants.

En 1904 on retrouve les ruines d'une bibliothèque. Les recherches engagées établissent qu'il s'agit de l'édifice réalisé en l'honneur de Julius Celsus. En 110 après J.C. le consul romain Gaius Julius Aquila fait édifier une bibliothèque en l'honneur de son père Tiberius Julius Celsus Polemaeanus, mort à l'âge de 70 ans et ancien proconsul de la province d'Asie dont Ephèse était la capitale.

Il en fait un mausolée dans lequel il dépose les restes de son père à l'intérieur d'un sarcophage de marbre.

Julius Aquila n'a pas le temps d'achever son projet. Il meurt avant la fin des travaux. Ce sont ses héritiers qui mènent l'édification à son terme vers 117 et qui, grâce aux 25 000 dinars légués par le défunt, achètent les livres, ou plutôt faut-il parler de rouleaux, de volumes...

Le bâtiment comportait des niches à l'intérieur desquelles on logeait des boîtes contenant les précieux manuscrits. Ces boîtes étaient décorées de statues de grands écrivains ou de divinités protectrices de la vie intellectuelle et artistique. Chaque rouleau de papyrus mesurait environ 6 mètres de long pour 20 cm de hauteur.

De par sa conception et son organisation, la bibliothèque de Celsus est le prototype des bibliothèques antiques.

On y trouvait les grands classiques grecs et latins que l'on pouvait consulter, chaque matin, à la lumière du jour grâce à la superbe façade de la salle de lecture orientée au Levant face à la « rue des Courètes ». La salle de lecture, d'une superficie d'environ 90 mètres carrés, n'était pas utilisée l'après midi.

Un espace était aménagé entre le mur extérieur du bâtiment et les niches de rangement afin de permettre une circulation d'air évitant ainsi que l'humidité n'altère les rouleaux manuscrits dont le nombre est évalué à 2000.

Nichées dans la façade, quatre statues représentant les vertus de Celsus ornaient le bâtiment : La sagesse, la science, le destin et l'intelligence. Les originaux sont actuellement conservés à Vienne (Autriche).

La bibliothèque doit notamment son aspect monumental à l'usage d'une technique d'illusion de perspective.

En 262-263, les Goths débarquent de 500 navires venant de Crimée. Ils ravagent la région et s'emparent d'Ephèse. Ils mettent le feu aux bâtiments, détruisant ainsi tous les éléments en bois et, bien entendu, les milliers de volumes qu'elle contenait. Le temple d'Artémis, l'une des sept merveilles du monde antique, est également détruit. La bibliothèque est restaurée au cours du 4^{ème} siècle, époque où l'on édifie une basilique sur la tombe de l'évangéliste Jean sur l'ordre de l'empereur Justinien et de sa femme Théodora.

Au milieu du 5^{ème} siècle, un violent tremblement de terre abat la façade qui avait été transformée en fontaine.



Façade de la bibliothèque de Celsus

L'ensablement du port et l'insécurité permanente que font régner les pirates poussent les populations à se réfugier plus

à l'intérieur des terres. Les Ottomans relancent l'activité de la ville. La mosquée d'Isabey est construite en 1374 mais le déclin semble inévitable. Peu à peu Ephèse tombe en ruines puis dans l'oubli jusqu'aux premières fouilles qui commencent en 1869. La façade de la bibliothèque fut reconstruite en 1972.

A.M.

Copyright © 2006 Alain Mourgue